

**Un jour,
j'ai menti**

SAMIRA SEDIRA

la manufacture de livres



Un jour, j'ai menti

Du même auteur

Des Gens comme eux
Éditions du Rouergue, 2020
prix Eugène Dabit 2021

La Faute à Saddam
Éditions du Rouergue, 2018
prix Exbrayat des lycéens 2019

Majda en août
Éditions du Rouergue, 2016

L'Odeur des planches
Éditions du Rouergue, 2013
prix Beur FM Méditerranée 2014

Le Meilleur des mondes
(ouvrage collectif)
L'avant-scène théâtre, 2014

Samira Sedira

Un jour,
j'ai menti


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-958-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il se pourrait que la vérité fût triste

Ernest Renan

Tandis que la lumière de mai faisait bruisser des choses invisibles, la Seine coulait sur son lit frais. C'était un beau matin clair et chaud, Paris sortait tout juste de l'hiver, tout était comme refait à neuf. Un petit vent mou, pris dans les ruelles étroites, soulevait des flocons de pollen, des odeurs de métro et de tabac blond.

On entendait, par les fenêtres ouvertes, l'oignon crépiter dans son bain d'huile ; bientôt l'heure de la croûte ; partout les saveurs, et le bouillonnement des friteuses au fond des snacks ; panini, hotdog, omelette-frites, boulettes kefta, la bière glacée qu'on décapsule.

Le long des avenues des gens marchaient calmement, profitant de la douce influence du jour. Le soleil de mai corrigeait la langueur des regards, réparait les dégâts de l'hiver interminable. La chair nue, dégelée, fumait. À l'abri de l'air et du jour, dans la poisse lisse des organes, la vie palpait de nouveau de sang chaud.

Tout, ici et là, tremblait d'une immense gratitude.

Luce m'avait donné rendez-vous dans un café. J'avais proposé qu'on se retrouve à L'Âne bleu, tout près du quartier des Halles, à seulement quelques rues de chez moi.

À L'Âne bleu, on ne s'encombrait ni de politesse ni de chichis. Ici, tout le monde connaissait tout le monde. Un bon vieux troquet comme on les aime : parquet d'origine bouffé aux termites et comptoir en zinc. Les murs sentaient le fromage grillé, la blanquette, l'anis, le café moulu. Chaque jour un essaim de Parisiens, braillards de l'apéro et abonnés au plat du jour, s'agglutinait dans la petite salle, sous la lumière des lampes, où l'air

imbibé de gaillon et de blablas ne circulait qu'au passage des serveurs, tout en sueurs et ronchonnements.

En hiver, quand la salle était pleine et que les corps agités rendaient chaleur et eau, le restaurant se transformait en étuve ; une buée trouble dégouttait le long des vitres, et un parfum de vin piqué, suintant des caves, montait jusqu'à la salle pour vous saouler gratis.

Les soirs d'été, à la tombée de la nuit, de minuscules mulots affamés détalaient au triple galop dans le guingois de la terrasse à la recherche de mie sèche pour l'hiver. Des pigeons tout fripés en équilibre sur leurs moignons calcifiés racolaient les clients. Les insectes, eux, sur le pont depuis l'aube, fuyaient aux abris, traînant péniblement leur butin de croûtes.

Partout, dans l'immense comme dans l'infime, la vie s'accrochait, résistait.

À L'Âne bleu on était comme à la maison. Au comptoir, le patron que tout le monde

appelait « Chef », remplissait les verres avec le calme d'un préparateur en pharmacie, en vous écoutant de tout son visage.

Il portait une moumoute, Chef. Tout le monde le savait, mais lui ne savait pas que tout le monde savait. Il était crédule Chef, une innocence primitive, celle d'avant le péché originel. Sa moumoute c'était du crin de cheval, d'une couleur indéfinissable, ni blond, ni brun, ni rien, et qui boulo-chait sur l'occiput. Il lui arrivait de la mettre de travers, la raie piquait une tête dans la mouillure de sa tempe droite, ou dans celle de gauche, ça variait. Les jours de grand vent, ses cheveux se dressaient sur sa tête en gros épis rêches. Ça faisait rigoler les serveurs, qui se moquaient en messe basse, C'est jour de moisson !

Les plus anciens clients de Chef étaient des âmes solitaires, ils n'avaient que lui dans leur vie. Chaque jour ils échangeaient quelques mots au comptoir, histoire de ne pas perdre complètement pied. En fin

d'après-midi, ils regagnaient leur appartement, à reculons, comme des chiens qu'on mène à la fourrière.

Chef ne comprenait plus notre société, cette vie de tristesse et de drames muets. Il disait souvent, sur un ton de fin du monde, citant on ne sait quel écrivain (Chef aimait lire) : « Toute vie est un puits de solitude. »

Alors, tout en gardant un œil sur son royaume de bouche et un autre sur la bonne adhérence de son crin, il s'efforçait d'écouter ses vieux solitaires, pas toujours de gaieté de cœur, on pouvait le comprendre, mais sans jamais se départir d'une bonté immense, qu'il devait à son amour de la vie, de la nature, et des choses.

Au civil, Chef s'appelait Luigi.

Chaque matin peu après dix heures je venais prendre mon crème, toujours à la même table, celle du fond de l'ombre, près des cuisines, dans les vapeurs de Javel et les ronflements des machines à expresso. On me servait, plus besoin de réclamer, je répondais merci

d'un simple sourire, ou d'un « Ça va ? » sans toutefois attendre de réponse.

J'étais assise à cette même table, ce matin-là, quand je l'ai vue apparaître à la porte vitrée. À ma grande surprise, Luce était enceinte.

C'était comme attendre une personne, et en voir arriver une autre, sous les mêmes traits. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs mois, mais nous nous étions régulièrement parlé au téléphone. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Les occasions n'avaient pourtant pas manqué. Luce s'est avancée vers moi, souriante. Avec sa taille exceptionnelle (un peu plus d'un mètre quatre-vingts) ses cheveux roux coupés court et son ventre qui la précédait dans tous ses mouvements, on aurait dit une géante sortie de table. Moulé dans un débardeur blanc, son abdomen était parfaitement rond. Je le voyais grossir à mesure qu'elle avançait, dévoilant sans détour tout ce qu'il renfermait de trouble et de complexité.

Luce s'est plantée devant moi avec un air lointain et détaché, comme si sa grossesse

n'avait jamais été un mystère pour moi, ou que l'état dans lequel elle se trouvait ne méritait pas qu'on en fasse tout un plat.

Je suis restée quelques instants à la regarder, tandis qu'elle souriait. Ses mains posées sur ses hanches agrippaient la peau rebondie et ses lèvres tremblaient des mots qu'elle ne disait pas.

Son sourire, dont je peinais à démêler s'il était sincère ou de circonstance, m'a plongée dans une profonde perplexité.

J'ai dû lui sembler ridicule avec mes yeux écarquillés car elle a subitement éclaté de rire, Oh, ça va ! je ne suis pas la première ni la dernière à porter un enfant ! Rien que la banale histoire de l'espèce humaine.

J'ai fixé son visage, puis son ventre, tour à tour. Il avait dû lui falloir beaucoup de courage pour arracher à sa nature généreuse le couplet de la mère indifférente et détachée que bien évidemment elle n'était pas.

Elle a ajouté, de sa voix un peu masculine, Romain s'est barré, y a trois mois. Voilà. Je

ne peux pas annoncer à la fois l'arrivée d'un enfant et le départ du père. Pas la force pour ça.

Ces quelques mots prononcés sur un ton brutal m'ont fait l'effet d'une douche glacée. Je me suis aussitôt ratatinée sur ma chaise. Pourquoi ne m'en avait-elle pas parlé !? Pourquoi m'avoir caché cela aussi longtemps? Non seulement elle ne m'avait rien dit à propos de leur séparation, mais en plus elle se présentait à moi comme si rien d'important n'avait changé, et que le ventre qu'elle ne dissimulait même pas, n'était pas digne d'être honoré. Était-ce là tout ce que notre amitié méritait? Je n'en revenais pas.

J'avais toujours connu Luce et Romain ensemble. Luce et Romain formaient un couple touché par la grâce. Tout le monde les enviait, les jalousait, les désirait. Et tous les détestaient pour les mêmes raisons qui les avaient poussés à les admirer. Quand ils étaient invités chez l'un ou chez l'autre, l'amour qui les unissait était si palpable qu'on avait constamment

l'impression de les déranger. Personne n'aurait pu imaginer que leur histoire rejoindrait un jour le bataillon des amours finies.

Luce s'est assise en face de moi, et à la façon dont elle m'a jeté son regard d'acier, j'ai compris qu'elle ne désirait pas s'étendre sur le sujet, Je te raconterai plus tard, elle a dit, avec la dureté d'un couperet.

J'ai hoché brièvement la tête et ce signe de docilité apparente lui a immédiatement rendu le sourire et l'enthousiasme que je lui avais toujours connus.

Bon, a-t-elle lancé en frappant deux fois dans ses mains, comme si nous venions seulement de nous retrouver et que rien n'était arrivé, J'aimerais que tu m'assistes à l'écriture d'un scénario !

Maintenant, elle était dans un état de grande excitation ; la joie éclairait littéralement son visage. Luce avait une particularité que je crois n'avoir jamais retrouvée chez personne d'autre : elle abritait deux natures totalement contradictoires ; elle était à la fois le feu et l'eau.

Et non seulement ces deux traits de caractère cohabitaient parfaitement, mais ils se manifestaient presque toujours simultanément, à parts égales, sans que jamais l'un ne prenne le pas sur l'autre. Ce mélange aigre-doux donnait à Luce une personnalité tout à fait étonnante, si bien qu'à chaque fois qu'on croyait avoir percé le secret de son âme, un geste, un mot, une attitude venait aussitôt miner nos certitudes.

J'aimerais que tu m'assistes, elle a répété, Des semaines que j'y pense. Elle parlait vite, sans laisser de blanc, J'aimerais suivre un personnage à la trace, lui coller aux basques, comme on traque un gibier, tu vois, avec une lumière brute, sans chichis, mettre le spectateur à bout d'émotions, j'aimerais ça, mais pas un mélo, hein, j'adore le mélo, c'est pas le problème, mais là c'est autre chose, autre chose que je voudrais faire...

Tout à coup, elle a pris sa tête entre ses deux mains, l'a secouée vivement, puis elle a dit, Je m'emballe, excuse-moi, je suis bête, je n'ai pas

beaucoup dormi cette nuit, je pense presque sans arrêt à ce projet de film, toujours pareil, tout qui vient en même temps, un enfer !

Elle a ri, j'ai ri aussi, j'ai dit, Ne t'inquiète pas, je sais tout ça, surtout ne t'inquiète pas.

Son rire, plus brutal que d'ordinaire, avait quelque chose d'effrayant. Il revenait par intervalles, comme le ressac, chaque fois un peu plus moite. Contrairement à ce qu'elle voulait paraître, Luce était tout entière dans sa blessure. J'ai vite compris que le travail dans lequel elle avait choisi de se noyer devait impérativement prendre toute la place.

Je connaissais Luce depuis notre formation à la FEMIS. Nous avons obtenu notre concours la même année et passé deux années à ne vivre et à n'exister que pour le cinéma : elle à la réalisation, moi à l'écriture de scénario. Nous avons fini notre formation depuis dix ans, mais nous n'avions encore jamais travaillé ensemble. Nous avions l'une pour l'autre une admiration et un respect profonds. Luce m'avait toujours assuré que le jour où elle

aurait un film à « ma mesure » à me proposer, elle le ferait. J'avais déjà coécrit six scénarios pour le cinéma, mais ces derniers temps, je n'avais collaboré qu'à des projets peu intéressants pour la télévision (quelques docu-fictions en format court, une ou deux reconstitutions de faits divers et une mini-série sans budget réel). Il va sans dire que la proposition de Luce me tentait. J'avais toujours espéré faire un film avec elle, j'aimais sa façon de penser le cinéma, elle portait sur le métier un regard lucide, sans concession, et ses films âpres, à la fois sombres et lumineux, débordants d'humanité, m'avaient tous bouleversée.

Tu as choisi ton chef opérateur ? je lui ai demandé de but en blanc.

Dans le silence gêné qui a suivi, je me suis rendu compte de mon erreur. Romain (qui était chef opérateur) et Luce avaient toujours travaillé ensemble. Unis dans la vie comme dans l'art. Ils formaient une équipe extraordinaire et les trois films qu'ensemble ils avaient fabriqués avaient connu un beau

succès. Luce était sans doute l'une des jeunes réalisatrices les plus douées et les plus sensibles de sa génération, et Romain traquait la lumière avec la même ferveur qu'un chercheur d'or.

Elle a frotté vigoureusement ses joues, comme si elle voulait se débarrasser de quelque chose, puis elle a dit, balayant l'air de la main, m'accordant (pour cette fois) son pardon, Non je n'ai pas encore choisi de chef opérateur. Je verrai ça plus tard. Alors tu en penses quoi ? Je sais que tu vas dire oui !

Toujours pareil avec Luce, elle vous donnait l'illusion de vous proposer quelque chose alors qu'en réalité elle l'exigeait. J'ai dit oui. Sans même réfléchir, j'ai dit oui. Et le visage de Luce s'est tout à coup éclairé. Elle a ajouté, tout excitée, Je voudrais raconter l'histoire de Nikki Delage. Tu connais cette affaire ?

Évidemment que je connaissais Nikki Delage. Qui ne la connaissait pas ?

Tu n'as pas l'air convaincue ?

Je pouvais difficilement cacher ma déception. Je n'avais jamais aimé ce monstre médiatique

plus connu sous le nom de « mythomane de la République ». Je ne comprenais pas pourquoi Luce s'y intéressait au point de vouloir en faire un film.

Je l'ai considérée un instant, puis j'ai dit, avec prudence, Ce n'est pas ça, c'est que je n'aime pas beaucoup cette personne, son histoire, elle a trompé son monde, elle s'est foutue de ceux qui croyaient en elle.

Luce a froncé les sourcils, je crois qu'elle ne s'attendait pas à ce que je fasse preuve d'aussi peu d'ouverture d'esprit. Elle a inspiré profondément, puis elle a dit, Oui tu as raison Jeanne, elle les a trompés, elle leur a menti, mais en même temps elle les a aidés, bien plus que n'importe qui, et c'est justement ce paradoxe qui me fascine. Tu te souviens de notre cycle russe à la FEMIS? Le scénariste citait toujours Tchekhov, il en était mordu. Il y a une citation que j'ai retenue :

« L'artiste devrait être non pas le juge de ses personnages, mais seulement le témoin impartial. » Je crois que pour créer, il faut

savoir être aussi vulnérable que les humains imparfaits dont nous voulons raconter l'histoire. Témoigner, simplement ça. Et c'est déjà beaucoup.

Luce avait raison, un artiste ne se préoccupe pas de condamner, d'autres s'en chargent à sa place. En revanche, si l'artiste est maître de son œuvre, alors il est en droit de choisir qui mettre en lumière. Nikki Delage ne me semblait pas mériter cette distinction.

J'ai fixé Luce et j'ai dit, Tu as toujours prétendu que ce que tu aimais le plus au monde c'était donner voix aux invisibles, aux « moins que zéro » comme tu les appelles, tous tes films en témoignent, mais là, Nikki Delage, c'est tout le contraire.

Nikki Delage est une femme à terre, a répondu Luce. Pour cette raison, elle me bouleverse. Tu sais ce qui me touche le plus dans le regard d'une personne qui n'a plus rien ? C'est sa candeur soudaine. Ces gens paraissent tout étonnés de la tournure tragique qu'a pris leur existence. On dirait des enfants à qui on

annonce brutalement que leurs parents ne sont pas leurs parents.

Nous avons continué à parler de Nikki toute une partie de l'après-midi. Luce avait longuement réfléchi avant de venir me trouver. Dans sa tête, rien n'avait été laissé au hasard. Elle avait abordé toutes les questions et répondu à la plupart d'entre elles. À chaque fois que j'avancais un argument, ou que j'émettais un doute, elle m'exposait calmement ses réflexions.

Je lui parlais de mes craintes, Comment écrire sur un personnage qu'on a du mal à prendre en estime ? Apprends à la connaître, intéresse-toi à elle, visionne tout ce que tu trouveras. Et puis il est prévu qu'on la rencontre. Très bientôt. Je l'ai eue à plusieurs reprises au téléphone. Elle nous attend.

Voilà, c'était tout Luce. Elle vous faisait croire que vous pouviez encore vous évader, alors qu'en réalité vous étiez pris au piège. Nous nous sommes séparées en fin d'après-midi. Avant de partir elle m'a pris le bras et

a murmuré : Je ne sais pas si c'est un garçon
ou une fille, quatrième mois.

Rien de plus.

Le reste viendrait au compte-gouttes.

Le soir même, après avoir couché les jumeaux, j'ai tout raconté à Thomas. Il m'écoutait sans m'interrompre, à sa façon bien à lui, entière et concentrée, étirant le cou à chaque fois qu'il pressentait qu'une exclusivité allait lui être lâchée.

À l'annonce du départ de Romain, il n'a rien dit, juste ouvert la bouche, une voyelle muette, Oh, puis il a rentré sa tête dans les épaules. La même stupéfaction qui, quelques heures plus tôt, m'avait clouée sur ma chaise.

À la fin de la soirée, Thomas est parti se coucher, je lui ai promis de le rejoindre rapidement. Ce genre de promesses ne m'enga-

geait à rien, car Thomas avait un don particulier pour l'endormissement ; il lui suffisait de poser la tête sur un oreiller pour succomber à l'ivresse du sommeil.

Je me suis installée à la table du salon, et profitant du calme qui régnait dans l'appartement, j'ai lu et visionné tout ce que j'ai pu à propos de l'affaire Nikki Delage.

La couverture médiatique était sans précédent. Révélée au grand jour il y a un peu plus de deux ans, il arrivait encore qu'un article soit publié dans telle ou telle revue. Je n'avais que l'embarras du choix.

Nikki Delage, l'écroulement d'un mythe.

Avant le drame on la surnommait « Mère Nikki » à cause de son investissement total et de sa détermination sans faille. Une machine à broyer les injustices. Un chien féroce. Figure de proue de l'association Un toit pour tous, brillante avocate, spécialiste en droit de l'immobilier, Nikki Delage était la représentante ultra-charismatique des exclus, des miséreux, des chômeurs, tous les déclassés, les déchus

de la société. Elle se battait contre les expulsions, le mal-logement, pour la revalorisation des APL, l'attribution des logements HLM aux plus modestes, etc.

Elle s'y consacrait jour et nuit, ne comptant pas ses heures, y compris les dimanches et jours fériés. Elle ne s'autorisait que peu de vacances, lançant à qui osait lui en faire le reproche : « *La misère, elle, ne prend pas de congés !* »

On ne lui connaissait qu'un seul petit ami sérieux, Guillaume Quenard, ingénieur en génie électrique, militant et secrétaire général des Chemins de fer, avec lequel elle a partagé deux années de sa vie, longtemps avant que l'affaire n'éclate.

Issue d'une famille très modeste (une mère couturière, un père ouvrier), Nikki Delage était l'aînée d'une fratrie de huit enfants. Elle avait grandi en Lorraine, à Florange, au pied des hauts-fourneaux, fréquenté l'aide sociale, parfois même Les Restos du Cœur. Elle avait tiré sa soif de justice et de reconnaissance de cette enfance chaotique, c'est ce qu'elle

avait confié au journaliste de *Libération* dans le portrait qui lui avait été consacré en avril 2010 : « *Je suis fille de métallurgiste. Je suis une ouvrière. La fonte, c'est dans mon ADN.* »

Dans un article du JDD, elle s'émeut du sort des combattants pour l'Indépendance, dont son grand-père, Ahmed Rezgui, torturé par l'OAS en Algérie, était un des membres actifs. Elle clame haut et fort ses origines multiples : « *Ma mère est Corse, mon père est Auvergnat et mon grand-père Algérien !* » D'ailleurs, quand il s'agit d'évoquer ce dernier, elle n'est jamais avare de confidences : « *Il a subi le pire sans jamais se plaindre ni trahir ses camarades. Il a été torturé par l'OAS. Rien ne lui a été épargné, le supplice du tuyau d'eau, la baignoire, la gégène. Des cris, des insultes, des gifles. Il dormait dans le purin, ses plaies s'infectaient, une horreur. La gégène, la pire des tortures, des pinces électriques branchées sur l'oreille, le sexe, les tétons, sur ordre de Bigeard et Massu. Pour couvrir les cris de douleurs, les militaires chantaient du Line Renaud à tue-tête : Toi ma p'tite folie, toi ma*

p'tite folie, mon p'tit grain de fantaisie... *Mon grand-père a longtemps entendu cette chanson, la nuit, dans son sommeil. Il est mort quand j'avais dix ans, il me manque terriblement...* »

Dans l'extrait d'une émission retraçant son incroyable destinée, on la voit éclater en sanglots à l'évocation de ces souvenirs traumatisants. Gros plan sur son visage, silence sur le plateau, la caméra balaye ses joues baignées de larmes, sa main affolée qui cherche on ne sait quoi à la naissance du cou ; de l'aide, une consolation. Nikki Delage est bouleversée, bouleversante, elle peine à reprendre son souffle, dévastée par ses propres mots, comme si leur formulation avait forcé l'apparition des chairs ouvertes.

Nikki Delage ne fixe pas la caméra, elle l'ignore royalement. C'est ce qui rend ses propos si déchirants, sa présence si magnétique. Dans un ultime effort, citant John Fitzgerald Kennedy, elle trouve la force de chuchoter : *« L'humanité devra mettre un terme à la guerre, ou la guerre mettra un terme à l'humanité. »*

Puis elle se brise de nouveau, la tête dans ses deux mains ouvertes, secouée par des sanglots silencieux, dont elle semble regretter le surgissement. On l'entend marmonner de faibles « *Oh, je suis désolée, veuillez m'excuser, je suis désolée...* »

Ses yeux embués rencontrent ceux du présentateur ému, remué, qui ne trouve rien d'autre à balbutier que : « *Madame Delage, vous êtes une femme incroyablement courageuse...* »

Grand et rare moment de télévision où l'intervieweur, dépossédé de sa neutralité, s'effrite, se délite, emporté par le flot lacrymal de son invitée.

Ce soir-là, Nikki Delage a gagné le cœur des Français. Sincère, profonde, irréprochable. Une bête de scène. Enfin quelqu'un qui n'avait pas peur de s'émouvoir et d'humaniser la parole politique.

Au lendemain de cette interview inédite, elle avait eu le monde à ses pieds. Les Français, la presse, les réseaux sociaux : « *Nikki Delage bouleverse* » « *Le récit glaçant de Nikki Delage* »

« Algérie, la blessure française » « La pasionaria des suppliciés » « Une femme intelligente, authentique et qui nous ressemble » « Madame Delage, le peuple a besoin de quelqu'un comme vous ! »

Les gens l'ont adulée, aimée d'un amour fou. Elle était l'une des leurs : l'enfant d'une couturière et d'un métallurgiste. La petite fille d'un combattant de la liberté, supplicié de l'armée française, manifestant auprès des sans-papiers, s'indignant de la politique inhumaine de la Ville de Paris, de la hausse délirante des loyers, de l'exode des classes laborieuses vers les grandes banlieues, de la paupérisation des quartiers populaires : *« On ne peut pas, dans un pays comme la France, septième puissance mondiale, accepter que des enfants, des femmes, des hommes vivent dans des conditions indignes, ou pire, se retrouvent à la rue. L'humanité vaut mieux que ça. »*

Sa vie tout entière était consacrée à « briser » le mécanisme infernal de la pauvreté. Elle n'oubliait jamais de raconter ses années de galère, d'affirmer haut et fort que tout ce qu'elle

avait vécu dans son enfance lui avait donné le goût de la lutte : *« Oui, la lutte a un goût, celui de la victoire ! La rage de vaincre. Je n'oublie pas d'où je viens »*.

Les pauvres l'aimaient pour l'intérêt furieux qu'elle leur portait et parce qu'ils voyaient en elle une « sœur de classe », et les plus favorisés la respectaient pour sa combativité hors norme.

Jamais aucune personnalité n'avait obtenu une telle adhésion. L'engouement était tel que sa nomination au poste de haut-commissaire aux Solidarités actives contre la pauvreté à l'aube de ses quarante ans n'avait surpris personne.

Cette femme extraordinaire qui avait négligé sa vie, son temps, ses amours, au profit des invisibles et des indigents méritait plus que quiconque de se voir offrir un poste à la mesure de son engagement. Nikki Delage intégrait le gouvernement français, précédée de son incroyable réputation et de son indéfectible pugnacité. Une candidate idéale.

À la cérémonie de passation, elle a rendu hommage à son grand-père, « *Mon modèle* », homme de toutes les luttes, et convoqué Victor Hugo : « *Détruire la misère ! Oui, cela est possible ! Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas le fait, le devoir n'est pas rempli.* »

Elle a fait la promesse à tous les Français que le pays des hommes égaux en droits n'était pas un rêve, mais une ambition : « *Je fais le serment devant vous que j'engagerai mon temps, ma tête, et tout mon cœur à lutter contre la pauvreté !* »

Personne ne doutait de ses forces, de sa vitalité, de sa détermination rageuse. Elle était l'espoir de tout un peuple. Avec elle, le rêve avait atteint sa signification suprême.

Mais hélas, l'espoir allait être de courte durée.

Huit mois après sa nomination officielle, un chroniqueur de la matinale de France Inter avait ouvert son journal par ces mots

glaçants : « *Celui qui a l'habitude du mensonge, a aussi celle du parjure. Nikki Delage n'est pas celle que l'on croyait. Nikki Delage nous a menti.* »

Six mois plus tôt, Nikki Delage avait déposé une plainte pour cambriolage. Son appartement avait été mis à sac. On lui avait volé des bijoux, une télé, du matériel électronique et de l'argent liquide.

Après enquête, il s'est avéré qu'aucune autre empreinte en dehors de la sienne n'avait été retrouvée dans l'appartement. Ce fait étrange (même si rien ne prouve qu'elle ait menti) avait éveillé la curiosité d'un journaliste qui avait fini par enquêter.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour découvrir que Nikki Delage n'avait jamais été celle qu'elle prétendait être.

C'était la fille unique d'un riche industriel bordelais, qui avait fréquenté les meilleures écoles et dont le grand-père, lui-même richissime viticulteur, n'avait jamais mis les pieds en Algérie. De plus, Nikki n'avait

d'avocate que le titre. Elle avait bien obtenu son master en droit, mais après avoir intégré l'école d'avocat, elle avait abandonné en cours de route et n'avait jamais passé l'examen du barreau. Consternation générale. La personnalité préférée des Français et des médias avait berné son monde.

Dans un premier temps, l'accusation du journaliste n'avait rencontré partout qu'incrédulité : on haussait les épaules, on niait, Non impossible, pas elle, c'est de l'infox ! Trois jours durant, la France plongée dans un déni général, avait refusé d'accabler son héroïne.

Et puis les preuves sont arrivées, de plus en plus nombreuses, de plus en plus troublantes, les témoignages de personnes qui l'avaient connue, des lettres, des appels, des messages. Les journalistes s'interrogeaient : *« Mais pourquoi seulement maintenant ? Pourquoi avoir attendu qu'elle intègre le gouvernement pour témoigner ? »*

Personne ne savait quoi répondre, comme si la gravité d'une imposture ne pouvait se

révéler que sous les ors de la République. Comme toujours dans ce genre d'affaires, on s'est étonné que personne n'ait rien vu, rien entendu, rien révélé.

Mais le coup de grâce fut le témoignage des parents. Exilés en Floride, ils n'avaient plus eu de nouvelles de leur fille depuis de nombreuses années. Une interview filmée les montrant chez eux dans leur maison au bord de l'océan avait été vue plus de dix millions de fois !

Le père et la mère étaient assis côte à côte sur un sofa de jardin. Deux verres de thé glacé (qui demeureront intouchés) étaient posés sur une table basse. La terrasse donnait sur une plage de sable fin. L'océan ombrageux, presque noir, contrastait avec le ciel d'un bleu pur.

Le père parlait, racontait d'une douceur d'enfant ; la mère fixait l'horizon. Elle acquiesçait, souriait faiblement, verticale et digne. Le vent soulevait ses cheveux ; elle laissait faire. Sa main droite, posée sur ses genoux, empoignait

violemment la main gauche, comme si elle cherchait à l'étrangler.

Le père disait qu'ils n'avaient plus vu leur fille depuis plusieurs années, qu'elle seule était responsable de cette longue et cruelle séparation, qu'elle n'avait plus désiré les voir, comme ça, sans raison, que la rupture avait été difficile pour eux, incompréhensible, « *Ma femme a beaucoup souffert* », que l'enfance de leur fille avait été une enfance idyllique, comme beaucoup d'enfants en rêveraient : « *Je ne voudrais pas être irrespectueux envers ceux qui n'ont rien, mais je suis né dans une famille de riches entrepreneurs. Nous ne savons pas ce que « manquer » veut dire, c'est difficile à concevoir pour les gens qui nous écoutent, qui ont des difficultés au quotidien, et je m'en excuse auprès d'eux, mais c'est la vérité. Je ne comprends pas pourquoi ma fille a inventé toutes ces histoires. Elle a sans doute ses raisons. Quoi qu'il en soit, sachez que ma femme et moi sommes profondément désolés. Nous prions toutes les personnes blessées par son inexplicable comportement de nous pardonner.* »